NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 Nº 8 1962

Théologie du loisir

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 806 - 828

https://www.nrt.be/fr/articles/theologie-du-loisir-1776

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Théologie du loisir

Il est significatif que le chrétien moderne éprouve le besoin de mettre en relation avec sa foi les valeurs naturelles et profanes, qui sont tout ensemble le contenu et le but de son activité : plus attentif peut-être qu'autrefois au monde et soucieux de s'y incarner comme d'y agir, il cherche à échapper au pur moralisme du devoir et à consacrer toute son existence par la vie théologale. Mais il lui faut aussi, par un effort de pensée, insérer son activité humaine au cœur du mystère et lui trouver un fondement surnaturel qui la justifie. Il prend au sérieux l'idée de saint Paul que « le juste vit de la foi » (He 10, 38) et que « tout ce qui ne procède pas de la foi est péché » (Rm 14, 23). C'est ainsi que la théologie a été amenée à étendre son domaine classique en annexant « les réalités terrestres », en révélant « le sens chrétien de l'homme » ou en étudiant « le mystère du temps »[1]. Il est banal aujourd'hui de parler de théologie du travail, de spiritualité du travail, mais une réflexion chrétienne sur le travail devait appeler une théologie du loisir.

Aussi bien, si le loisir éveille d'abord l'idée d'un temps libre et sans contrainte, d'une détente et d'un repos après le travail, il ne prend sa valeur humaine que par le choix de nouvelles activités, susceptibles de donner à l'homme la plénitude de son épanouissement. Une réflexion sur le loisir amène donc logiquement à une *anthropologie* chrétienne totale, qui, en fonction de la foi, détermine les conditions de l'humanisation de l'homme dans tout le champ de l'exercice de son action ; et le travail lui-même, s'il est consenti librement, s'il s'opère dans les normes humaines, peut être considéré, malgré le paradoxe, comme un premier loisir, comme une occupation aussi indispensable que le loisir pour l'achèvement existentiel de l'homme.

SITUATION DE LA THÉOLOGIE DU LOISIR

Encore est-il qu'il importe d'abord de justifier notre objet d'étude, en le situant à sa place parmi d'autres secteurs, d'autres points de vue. Pourquoi ne peut-on se contenter d'autres aspects ? Pourquoi la théologie du loisir doit-elle être précédée, pourquoi ne peut-elle être que le couronnement d'études préalables ? Et pourquoi celles-ci doivent-elles se dépasser dans l'absolu, et dans l'absolu religieux ? Il faut donc d'abord

1. G. Thils, *Théologie des réalités terrestres*, Desclée De Brouwer, 1946. — J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, Aubier, 1946 ; *Le mystère du temps*, Aubier, 1962.

énumérer et ordonner les étapes de la recherche qui conduisent à une théologie et à une spiritualité, établir les cadres d'une hiérarchie de recherches, à la fois nécessaires et insuffisantes, sur le loisir.

1. *Biologie.*

Si l'homme doit se reposer, c'est d'abord en raison de son enracinement biologique corporel dans l'univers : le travail fatigue, use et consomme des énergies finies, qui doivent être récupérées. Le loisir est commandé par les lois de la santé, de l'hygiène, de l'équilibre physique et mental.

2. *Psychologie.*

Etude des aspirations de l'homme, de sa souffrance d'exister, de ses déceptions, de son désir illimité de bonheur et d'épanouissement, de ses projets et de ses buts, de son comportement individuel et de ses choix, de ses attitudes pratiques.

Ses tendances, son affectivité, ses émotions et ses passions ; son désir de vivre, de jouir du monde, de connaître, d'aimer, d'agir, de s'enrichir, de se dépasser. Le besoin de travail et de création [2]. Le besoin de loisir : loisir-détente, loisir-distraction, loisir actif et créateur, loisir de participation sociale [3].

3. *Sociologie.*

Etude du loisir dans sa relation avec les cadres sociaux, les structures, les institutions : famille, groupes (économiques, culturels, syndicaux, professionnels, politiques).

Le loisir dans le milieu, la civilisation, la loi et le droit, les mœurs : la pression sociale, les déterminismes sociaux.

Le loisir comme phénomène social actuel : phénomène central en tout pays. Son prestige universel : le travail considéré partout comme moyen de loisir. Le loisir, phénomène de masses, exigence démocratique du temps présent.

Les techniques modernes du loisir : l'audio-visuel, l'imprimé, le transport et le voyage, les communications, l'interdépendance. L'organisation du loisir (famille, mouvements, Etat).

4. *Histoire.*

Etude historique du loisir : ses formes et ses modes dans les civilisations et les pays.

Les inégalités du loisir et l'injustice de sa répartition : sa réduction par les conditions inhumaines du travail. L'aristocratie privilégiée de la culture classique.

La révolution actuelle de la conscience : la mutation de l'homme et de la société, le fait démocratique. L'avidité du savoir et la naissance d'une culture populaire [4] : une fois saturés les besoins primaires, s'inaugure peut-être l'ère de la « faim spirituelle ».

---

2. « Dans le village d'Akron (U.S.A.), où les entreprises de caoutchouc ont réduit leurs horaires à trente-deux heures par semaine, près de la moitié des salariés (40 %) font des travaux complémentaires, et 17 % exercent volontairement un second métier » (J. Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir?*, Edit. du Seuil, 1962).

3. Cfr J. Dumazedier, *op. cit.*

4. Il est un grand nombre d'ouvriers, jeunes et adultes, qui consentent à une réduction, parfois notable, de leur salaire, pour suivre des cours culturels : en France, ils sont organisés par les syndicats, ainsi que par l'Institut de culture ouvrière ; un centre de formation existe aussi pour les agriculteurs.

5. *Morale.*

Le loisir dans sa relation avec une norme absolue, avec un idéal obligatoire de conduite raisonnable : le devoir du repos, de la détente, du divertissement, du loisir actif, en conformité avec la hiérarchie des valeurs et les critères d'un choix rationnel. Le juste et l'injuste, le permis et le défendu, le mal et le bien, le devoir et l'idéal; l'individu devant autrui et devant sa conscience.

6. *Philosophie.*

Réflexion sur le loisir, dans une perspective universelle et totale de l'homme.

Phénoménologie du loisir : description de ses formes multiples, des attitudes correspondantes, et recherche de son sens, de sa signification.

Dialectique anthropologique des valeurs hiérarchiques, qui aboutissent à la plénitude de la culture, ou *Bildung* : classement logique des stades de l'activité humaine, dont l'ensemble contribue à l'épanouissement total de l'homme.

7. *Religion.*

C'est ici seulement qu'intervient la religion dans le problème du loisir, en introduisant une Valeur absolue, transcendante et personnelle, plus élevée et plus efficace que l'anonymat de la raison et que la généralité de la morale : Valeur qui est Dieu même. Non pas le Dieu, encore abstrait, de la philosophie, mais le Dieu vivant, qui prend l'initiative d'une révélation, d'une intervention et d'un appel : le contenu du loisir actif doit, dès lors, être subordonné et référé à une Fin surnaturelle, qui est la communion, personnelle et collective, de l'homme avec Dieu.

8. *Spiritualité.*

La religion introduit, elle-même, une attitude théologale et impose un art de vivre, un style de vie, qui, en l'espèce, consacre et sanctifie les activités du loisir, après leur avoir demandé une conversion.

Enfin, l'activité théologale personnelle pousse à la charité apostolique, pour obtenir d'autres libertés la même adhésion : elle s'efforce à une éducation d'autrui pour l'élever à la perfection de la même expérience culturelle.

Et il reste à s'engager dans une action sociale et politique, pour obtenir que les structures et les institutions favorisent cette culture totale de l'homme par l'utilisation du loisir, au lieu souvent de la contrarier et de l'empêcher.

Ici, se termine la revue détaillée des problèmes du loisir : la place de la théologie y apparaît clairement et se justifie par le fait même. Il va sans dire que, loin d'exclure ses cadres préalables, elle les suppose, les adopte et les récapitule.

LES DONNÉES THÉOLOGIQUES, EN FONCTION DU LOISIR

Il est désormais possible d'examiner les différents aspects du mystère chrétien, tel qu'il se formule en vérités dogmatiques, pour y trouver une lumière, un enseignement et un principe d'action au bénéfice de l'activité de loisir, qui s'en trouvera ainsi pleinement justifiée et fondée.

Or, l'ensemble du mystère chrétien s'exprime essentiellement par le

mouvement des gestes historiques, qui, en phases successives, Incarnation, Rédemption, Eglise, Parousie, font communier l'homme à la Vie du Dieu trinitaire.

1. *Le Dieu trinitaire.*

La théologie révélée du Dieu trinitaire complète une connaissance naturelle et philosophique de Dieu, que, loin d'exclure, elle conserve, et qui l'aide à s'exprimer : sans méconnaître ses insuffisances, il serait imprudent de ne pas en tenir compte.

A. — *La philosophie.*

Depuis Aristote, et après saint Thomas, il est classique de considérer Dieu comme *Acte pur*, c'est-à-dire comme Perfection, sans « puissance », sans négativité : richesse infinie d'existence, Dieu est Plénitude absolue, Unique Nécessaire.

Liberté pure, sans déficit et sans besoins, il est donc en état de *loisir* permanent : il n'a pas à passer du travail au repos, de la tension à la détente. Sa condition est de paix, de calme et de tranquillité : son éternité est un Instant immobile, une Présence de densité infinie. En tant que l'activité humaine, qui occupe le loisir, est démarche vers un achèvement, elle est donc le signe d'une imperfection : même quand l'action est légitime et dans l'ordre, il y a donc peut-être mieux que d'agir.

Mais l'immobilité divine n'est pas d'inertie matérielle et vide : elle est l'Acte d'un Esprit personnel, qui s'affirme et se pose dans son intériorité, et dont la joie est de se déterminer librement, de se posséder. Dieu, qui se contemple lui-même, est donc éminemment *actif* : il se pense et se connaît, il se veut et s'aime. L'idéal de l'être est donc l'activité spirituelle, qui connaît et veut l'Idéal parfait de l'Existence.

La philosophie détermine ici trois aspects, jadis appelés « transcendantaux », de cette Existence active : la *Vérité*, la *Beauté* et le *Bien*. Dieu est tout cela, dans l'unité de ces valeurs : il les affirme de lui et en lui, sans les distinguer de son Etre. Notion capitale pour notre sujet : Dieu est la Source infinie, le Fondement, la Fin, de ces trois valeurs, par lesquelles l'homme devra se réaliser dans l'exercice actif du loisir. Il faudra que le loisir en soit la poursuite, sous l'animation et la poussée intime d'une Exigence de la Valeur suprême : et ces valeurs (le vrai, le beau, le bien) seront la forme enveloppée où Dieu se manifeste à l'homme dans des signes incarnés.

La philosophie définit encore Dieu par sa *transcendance* : le Oui absolu qu'est Dieu est négation absolue de tout ce qui n'est pas lui. Ineffable, et au-dessus de toute idée, de toute essence, Dieu est mystère. Imprenable et incompréhensible, il est au-dessus de toute

conquête possible, de toute exigence. Un écart, une distance infinis le séparent donc d'une créature possible : Dieu n'est semblable à rien qu'à lui-même.

Et pourtant, Dieu se *manifeste* et se révèle dans sa création : il apparaît et transparaît dans ce premier langage qu'elle constitue. Et l'être fini est semblable à Celui qui n'est semblable à rien : thèse essentielle de l'image, de l'analogie, qui, niée par le protestantisme, implique la possibilité, pour l'esprit fini, d'une connaissance de Dieu, d'une orientation naturelle vers Dieu, d'une capacité de Dieu. Ici encore, la théologie du loisir recueille une donnée remarquable, car l'activité de l'homme peut se promettre une fin de ses projets : les différentes valeurs, poursuivies par l'homme, ne sont pas vaines, car, sous le couvert des symboles et des énigmes, elles lui permettent d'atteindre une réalité absolue. Toute l'existence de l'homme est ainsi justifiée. Trancendant et séparé, Dieu est proche; et son mystère se laisse quelque peu pénétrer.

B. — *La Révélation.*

La connaissance philosophique de Dieu est immensément élargie et approfondie par la *Révélation*, qui nous documente sur sa nature. Déjà le Yahvêh de l'Ancien Testament se manifeste comme le Dieu vivant qui, sans résorber son Ecart infini à l'égard de l'homme, s'approche de lui au point de contracter avec lui une alliance de fidélité, qui est celle d'un Epoux généreux. Mais le christianisme nous apprend beaucoup plus : Dieu n'est pas seulement bonté agissante, mais Amour et Charité, car son Unité est celle d'une communauté de trois Personnes, unies par un lien de dialogue et d'échanges réciproques. Le Père se donne à son Fils, dans lequel il se connaît comme dans son image et se profère comme une Parole; le Fils reconnaît son Père, comme source de son existence et lui exprime la vérité de son être, dans une affirmation éternelle; du Père et du Fils, du Père par le Fils, procède l'Esprit, qu'on peut considérer comme leur Lien réciproque d'amour.

Dès lors, tout ce que la philosophie pouvait suggérer de Dieu est infiniment plus valable et plus « intéressant ». Oui, Dieu est immobile, parce qu'il est parfait, mais cette perfection s'achève dans la plénitude insurpassable d'une communion de relations personnelles : elle est de Charité. L'éminente liberté de Dieu est identique à la Suffisance et comme à la saturation qu'il trouve dans le Bien et la Joie de ses échanges intimes. La Valeur suprême est donc le Loisir éternel de la vie intérieure, où il se complaît; tout loisir fini de la créature doit tendre à imiter l'idéal de cette contemplation de Dieu par Dieu; toute activité humaine ne peut avoir pour but que d'accéder, s'il lui est donné, à une participation de cette Vie. Et le Mouvement intérieur

des Personnes divines est principe et modèle de tout mouvement des êtres finis : de la matière et de la vie, mais surtout de l'homme. Comme le dit le Père Morel, commentant saint Jean de la Croix, « l'humanité ne se mouvrait pas, si Dieu même ne se mouvait pas en soi ; c'est pourquoi l'humanité *est* histoire [5] ».

Or, la foi nous apprend aussi qu'en suivant, pour ainsi dire, la pente de l'Esprit, qui procède du Père et du Fils comme un Don, Dieu a cédé librement à un mouvement expansif, par lequel il a créé des êtres finis, à son image. Suivant le mot, au reste imparfait, de Bergson, une émotion d'amour [6] l'a poussé à déverser au dehors sa surabondance, par un geste, en quelque sorte vertical. Il a pris le risque de lancer l'entreprise de la création : il a décidé de faire participer des créatures raisonnables à son Existence intime, de les associer à sa vie. Tel est le grand Dessein, le Mystère, dont parle saint Paul dans l'Epître aux Ephésiens : réunir la communauté humaine dans la communion trinitaire. Et le lancement de cette entreprise va amener Dieu à une série d'interventions personnelles, qui sont autant de prises de contact avec l'homme et de dévoilements de son Etre. Or, le vrai, le beau, le bien, dont nous savions déjà qu'ils manifestent Dieu, apparaissent maintenant comme une révélation obscure de la vie trinitaire : l'activité humaine du loisir doit donc reconnaître dans les valeurs qu'elle poursuit, et que nous détaillerons bientôt, un moyen d'approche du Dieu vivant. Créer et connaître la vérité, créer et admirer la beauté, créer et vivre les formes diverses de l'amour et du bien, tout cela est un acheminement vers la communion de Dieu, offerte à l'homme sous les voiles et à travers les signes, tout cela accomplit le retour ascendant de l'homme et, en lui, solidairement de toute la création vers sa Source vivante, qui est Amour. Et voici, plus divinement fondées, toutes les valeurs de l'activité humaine ; voici leur type et leur modèle : voici la justification du loisir humain. L'idéal de l'existence humaine est d'imiter le Dieu vivant, d'élaborer une activité terrestre qui lui ressemble quelque peu, qui anticipe la condition éternelle, qui permette déjà d'être avec Dieu et comme Dieu : telle doit être la loi du loisir.

Il faut, d'ailleurs, ici se défier de toute représentation rigide de la nature divine, de tout concept qui prétendrait la formuler, la définir exactement, de toute formule qui se voudrait adéquate ; car Dieu ne se laisse pas enfermer dans une idée ou dans un système. C'est ainsi que l'immobilité de Dieu est une activité vivante ; son éternité, une jeunesse renouvelée ; son loisir, un travail, suivant le mot de l'Evangile [7] ; son Etre, un jaillissement et une naissance. Sa liberté n'a rien de commun avec nos hésitations, nos balances et nos délibérations ; et,

5. G. Morel, *Le sens de l'existence selon saint Jean de la Croix*, Aubier, 1960, tome II, *Logique*, p. 336.
6. *Les deux sources de la morale et de la religion*, Alcan, 1932, pp. 270-275.
7. Jn 5, 17.

tout en demeurant suréminente, elle consent, en quelque sorte, au poids intérieur, à la poussée, d'une Bonté qui tend à le déverser vers sa création. Enfin, la perfection divine n'est nullement synonyme d'une insensibilité, qui empêcherait Dieu de participer, par une sympathie sublime, à la souffrance de l'homme. S'ils ne sont pas à prendre à la lettre, les anthropomorphismes bibliques indiquent en Dieu des émotions et des passions. Ces remarques ne sont pas inutiles pour notre problème, car une fausse conception de Dieu serait de nature à gauchir gravement le style de l'action qui doit occuper le loisir.

2. *L'Incarnation.*

C'est par l'Incarnation du Verbe que se réalise le Dessein de Dieu : la liaison projetée de l'homme et de Dieu s'opère par leur union personnelle dans la personne du Christ. Sans cesser d'être absolument transcendant, et séparé de l'homme par un Ecart absolu, Dieu se rapproche de lui dans une relation, dont l'alliance de Yahvêh avec Israël n'était qu'un symbole et une ombre.

Mystère profond, et capital pour notre sujet, que cet Acte, par lequel Dieu lie son être et son sort à l'être et au sort de l'homme. Déjà, si l'on peut dire, de toute éternité, suivant la formule de certains théologiens, le Verbe est, auprès de Dieu, comme *incarnandum*, comme destiné, prédestiné, à s'incarner. De toute éternité, Dieu est orienté vers l'homme dans le Christ; depuis toujours, Dieu se pense dans le Christ, Homme-Dieu. Et la formule de l'Epître aux Colossiens, « premier-né de la création », πρωτοτοκός τῆς κτίσεως, signifie que toute l'entreprise divine gravite autour du Christ, Source, Fondement, Prototype, Modèle, Milieu, Unité, Fin et Terme de l'univers humain. Et le Père Karl Rahner a bien montré que, pour être pleinement fidèle aux définitions du concile de Chalcédoine, et pour éviter tout docétisme, il ne fallait pas dire que le Verbe se revêtait de l'humanité, ni même qu'il était l'instrument d'une liaison entre l'homme et Dieu, ni seulement qu'il était docteur de l'homme, mais plutôt que le Christ était la vérité de l'homme, son épiphanie et sa révélation, que l'insuccès ontologique de l'homme dans son désir d'être Dieu était radicalement supprimé dans le Christ, Succès et Réussite de l'homme puisqu'il est Dieu [8]. Le Christ ne « tombe pas du ciel » : gratuitement donné sans doute, il est l'efflorescence parfaite de l'homme (*aperiatur terra et germinet Salvatorem*).

Mais l'insertion du Verbe dans l'humanité a pour conséquence une

8. *Ecrits théologiques*, 1959, tome I : *Problèmes actuels de christologie*, pp. 155, 159-161. — Cfr G. Morel, *op. cit.*, tome II, p. 212 : « L'histoire du Christ n'apparaît pas seulement au chrétien l'histoire d'un individu humain épris de Dieu jusqu'à en mourir, mais l'histoire de Dieu lui-même dans l'empirique. Pour saint Jean de la Croix ceci ne fait aucun doute ».

valorisation, en un sens infinie, de l'homme, et aussi de tout ce qui est humain, de tout ce qui contribue à faire l'homme. L'homme n'est plus seulement fils de Dieu par nature, par image de création : il l'est par vocation surnaturelle dans le Christ, par assimilation au Christ. Et la théologie mystique de saint Jean de la Croix ne fait que reprendre la théologie commune, en disant que l'homme est participation à Dieu : il est Dieu, sous le mode négatif, commente le Père Morel [9]. L'ouverture infinie qui déjà se distinguait dans l'esprit de l'homme, « capable de l'être » et de tout être (à la différence de l'animal) doit être interprétée comme le signe d'une vocation à la communion intime de Dieu dans le Christ. Et les philosophes les plus perspicaces de l'existence religieuse (un saint Augustin, un saint Thomas, un Blondel) pourront déceler, par l'analyse de l'âme humaine, une aspiration de l'homme à Dieu.

L'évocation de ces perspectives n'éloigne pas de la théologie du loisir, car l'homme est identique à l'activité qui le remplit, aux valeurs qu'il poursuit pour s'achever. Mais alors, l'exercice ordonné de ses occupations prend aussi, en principe, une valeur infinie et théologale : elles entrent dans l'univers de la grâce. Et la technique de l'humanisation de l'homme reçoit une bénédiction, un encouragement, une consécration, pourvu du moins qu'elle soit fidèle à elle-même en allant jusqu'au bout de ses exigences. Notamment, à l'encontre des conceptions païennes, toujours quelque peu manichéennes et dualistes, la création est bonne, y compris la matière ; et l'homme n'est plus jeté dans le corps comme en prison, et dans le monde comme en exil [10]. La relation fondamentale de l'homme avec la nature est donc bonne, et toute activité de l'homme sur le monde est valable et enrichissante : non seulement le travail utile, mais la science, le jeu, l'art. Et il en est de même de la relation, non moins fondamentale, de l'homme avec l'homme, de la vie sociale : bonne aussi, *valde bona*. Bref, tout ce que nous nommerons *culture*, au sens large, est appelé à contribuer à la divinisation de l'homme : toute activité, profane d'apparence, peut prendre un sens divin. De plus, et bien plus, c'est l'existence terrestre et temporelle, c'est l'histoire de la personne et de l'humanité, qui reçoit gracieusement un caractère sacré : même si cette histoire est appelée à un dépassement extra-temporel, celui-ci sera la transfiguration, le couronnement, d'une valeur, qui a commencé ici-bas à se constituer. Et, si imparfait qu'il soit, le présent de l'individu comme de l'humanité a un avenir et attend légitimement une fin.

C'est dire que l'homme, dans son court ou long passage dans le temps, est susceptible de progrès, d'éducation et que la catégorie de

9. *Ibid.*, p. 253.
10. C. Tresmontant, *La métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne*, Edit. du Seuil, 1962.

l'*espérance*, qu'il ne faut pas trop dissocier de l'« espoir », est ouverte. Sans doute, l'homme demeure ce qu'il est par *nature* et par création — fragile, souffrant, mortel, en état de tâtonnement et d'obscurité, de dépendance et de conditionnement, d'inachèvement et d'imperfection —, mais c'est ainsi qu'il est aimé, pourvu qu'il cherche, dans le loisir actif, à s'achever, en se laissant éduquer par l'Esprit qui l'illumine. Sans doute aussi, l'homme demeure ce qu'il est par déchéance *historique* (non plus par nature) — pécheur, dissocié, blessé —, mais dans le Christ s'opèrent une guérison et une réussite totales, auxquelles peuvent participer ceux qui appartiennent à son Corps, en progressant vers sa Plénitude.

3. *La Rédemption.*

Intimement liée au mystère de l'Incarnation, la Rédemption est, précisément, l'Acte extraordinaire, par lequel le Christ supprime l'aliénation de l'homme. Ce nouvel aspect du mystère de l'Amour est de haute importance pour une théologie du loisir, en révélant à celui-ci son drame, son problème, ses difficultés, et en écartant ainsi des illusions trop faciles.

Pressenti, partiellement connu, par la philosophie, même à l'intérieur du paganisme, le mal de l'homme est révélé par le christianisme, notamment par la mort du Christ, comme *péché*, de gravité extrême. La Rédemption corrige et redresse ainsi la métaphysique païenne, pour laquelle le mal était comme nécessaire et préfabriqué, et l'homme dégradé d'office par sa chute dans une nature mauvaise [11] : elle attribue le péché à l'initiative de l'homme et lui en fait porter la responsabilité. C'est par sa faute que l'homme s'aliène, se perd et se sépare de Dieu; par sa faute qu'il inscrit dans sa nature une perversion, une dévaluation et un désordre; par sa faute que le caractère naturel de la douleur et de la mort s'accentue jusqu'à l'horreur [12]. Et Satan devient, par le consentement de l'homme, le prince de ce monde.

Et, pour être concrète et authentique, une théologie du loisir ne doit pas oublier les réalités de fait, avec lesquelles l'activité de l'homme a affaire, et le point de départ permanent de la culture et de l'humanisation. Tout est perverti, et risque de le devenir davantage : le travail et toutes les valeurs du loisir. Et, comme l'ont montré Hegel et Marx, l'histoire économique, sociale et politique s'opère sous le signe du maître et de l'esclave : le mépris du travail et du travailleur, qui avait cours dans le monde antique, n'a fait que prendre une nouvelle forme. Et le matérialisme permanent de l'histoire fait toujours renaître l'appropriation égoïste des biens, l'accumulation excessive des capitaux, le

11. Cfr *Ibid.*
12. G. Martelet, *Victoire sur la mort. Eléments d'anthropologie chrétienne*, 1962, pp. 104-113.

pouvoir social du riche, la mystification des idéologies et des politiques, la coexistence de la misère et du luxe, la violence du puissant, la tyrannie de l'Etat, l'injustice dans la répartition même du loisir. Et il n'est pas une seule des activités humaines qui ne soit profanée et contaminée : la science, le jeu, l'art, les relations sociales. L'effort de l'homme pour s'épanouir et se valoriser est désorienté de sa fin : brouhaha des vanités, égoïsme et complaisance, idolâtrie des valeurs, luxe et luxure, influence souterraine ou visible de l'argent.

Mais la passion et la pâque du Christ ont opéré une rédemption totale du péché, désormais vaincu : dans le Christ, l'homme est libéré, réparé, rétabli, guéri, récupéré, désaliéné, réuni à son Créateur, ouvert à sa fin, capable à nouveau de communion avec Dieu, mais aussi de communion avec le monde et de communion avec ses frères. Et il redevient possible à l'homme de s'épanouir, individuellement et collectivement, en usant du monde et en utilisant les valeurs dans son loisir : il n'est rien qui ne soit redonné. Toutefois, cette récupération, lourde de promesses et chargée d'espérance, n'est offerte à l'homme que moyennant une *conversion,* un passage consenti par la même mort que le Christ : c'est dire que l'activité du loisir comporte attention et vigilance, arrachement au péché, négation de l'égoïsme et de l'orgueil, pénitence et sobriété, purification, redressement aussi des structures perverties. L'allégresse et la joie de la liberté reconquise doivent coexister avec le sentiment d'une menace et d'un drame.

4. *L'Eglise.*

Or, cette conversion, qui autorise la consécration des valeurs, ne peut s'opérer sans une intervention du Christ ressuscité, analogue à celle des gestes humains du Christ sur les malades et sur les disciples. L'Eglise est, précisément, dans l'histoire, le sacrement, le signe visible, du Christ, qu'elle continue, qu'elle prolonge, qu'elle présente et représente. Dotée, comme Epouse, de tous les pouvoirs et de toutes les fonctions du Christ, elle est, comme lui, parole, sacerdoce, autorité : elle exprime la vérité surnaturelle, elle offre le sacrifice cultuel, elle exerce une tâche pastorale de service et d'éducation. Et ainsi, dispensatrice du mystère, elle permet à l'homme d'entrer en communion avec Dieu, elle sanctifie son être et ses activités : l'action existentielle de l'homme pour s'épanouir peut donc, dans l'Eglise et par elle, être consacrée, le loisir divinement valorisé.

Mais l'existence entière ne peut devenir théologale et eucharistique que si elle consent à se reprendre et à se recharger dans des moments, exceptionnels et privilégiés, entièrement libérés non seulement du travail utile mais d'autres activités : l'Eglise a le droit de déterminer la quantité et la forme de cette parenthèse de loisir religieux, exclusivement réservé à la prière personnelle et au culte public. Et, à notre

époque active et agitée, *Mater et Magistra* a récemment rappelé cette obligation du loisir. De temps en temps, à intervalles réguliers, le peuple chrétien est convoqué au rendez-vous d'un rassemblement liturgique, pour se nourrir de la Parole de Dieu et participer au sacrifice eucharistique, en faisant acte sacerdotal au nom de toute la création.

De même, sur le plan intellectuel, l'Eglise a le droit et le devoir de déterminer, non seulement les formules authentiques du mystère religieux, mais les normes morales de l'existence, dans ses aspects multiples : économiques, sociaux et même politiques. C'est ce que fait, notamment, la doctrine sociale de l'Eglise. L'activité de loisir, qui comprend toute la culture humaine, en reçoit une lumière précise : l'homme sait mieux ce qu'il convient de faire pour être pleinement lui-même.

Il convient ici d'évoquer la *diversité fonctionnelle* des membres du Corps de l'Eglise, qui répartit les tâches au service de ce bien commun supérieur qu'est la communion de l'homme avec Dieu. Tout en convergeant à la même fin, les activités qui remplissent le loisir ne sont pas les mêmes pour tous. C'est ainsi que se distinguent la vocation active et la vocation contemplative, celle-ci donnant plus de part, ou même une part exclusive, à la prière. Plus précisément, en vertu de la consécration et de la mission que lui confèrent le baptême et la confirmation, le *laïc*, non seulement doit tendre à la perfection de son mode de vie, mais est appelé à un apostolat de la parole et du témoignage, pour lequel il peut même recevoir un mandat public et officiel; demeurant dans le monde, il a pour rôle l'aménagement temporel de la société pour la rendre plus conforme à l'idéal chrétien, la participation active aux activités profanes (technique, science, vie sociale) pour les consacrer du dedans et les adapter aux exigences du Royaume de Dieu. En tant que tel, le *prêtre* est, par fonction, le dispensateur des mystères de Dieu, le serviteur de la vie spirituelle de l'Eglise, le spécialiste de l'apostolat et de la mission; à ces tâches, à ce ministère, il est habilité par son ordination, qui lui confère des pouvoirs définis. Quant au *religieux*, il accepte en plénitude, et par état, les exigences de la perfection évangélique et de l'imitation du Christ; il anticipe la vie éternelle par la pratique des conseils de pauvreté, de virginité, d'obéissance, qui le séparent du monde; il est plus disponible aussi pour une mission apostolique, normale ou éventuelle. Il va sans dire que ces trois spécialités sont non seulement solidaires et complémentaires, mais qu'elles peuvent se compénétrer les unes les autres : les exigences du sacerdoce le rapprochent de l'état religieux [13].

C'est ainsi que l'Eglise opère peu à peu la sanctification, la christification, de l'homme individuel et de la société : lumière, sel, et ferment,

13. L. Bouyer, *Le sens de la vie sacerdotale*, Desclée de Brouwer, 1960 et *Introduction à la vie spirituelle*... ibid., 1961, ch. 5-7. — M. Sauvage, *Catéchèse et laïcat*... Ligel, 1962, et la recension de ce livre dans *Christus*, n° 35 (*Vie religieuse et ministère de la parole*), par H. Holstein.

elle est l'artisan de l'éducation et de la rééducation spirituelles de l'homme, le doigt de Dieu dans l'histoire. Elle cherche à animer de vie divine toutes les activités de l'homme, tout ce qui occupe son temps, c'est-à-dire son loisir.

5. *La Parousie.*

Mais l'histoire n'est vraiment histoire que projetée et orientée vers sa fin ; cette notion capitale sépare essentiellement le christianisme de toute idéologie païenne, qui ne peut échapper à l'idée absurde d'un temps indéfini ou circulaire.

Or, la fin de l'histoire se définit, pour le chrétien, par deux aspects complémentaires, l'un de *discontinuité,* l'autre de *continuité.* Elle est, d'abord, séparation et négation, passage et franchissement d'un seuil absolu, entrée de l'humanité sauvée dans une condition radicalement nouvelle, qui est la vision face à face de Dieu dans l'intimité trinitaire : grâce gratuite et imméritée, dépassement suprême, assimilation de l'homme à Dieu, plénitude insurpassable du Corps mystique. — Mais, analogue en cela à la Résurrection et à l'Ascension du Christ, la Parousie du Seigneur est aussi en liaison avec les réalités passées, qu'elle conserve en les transfigurant : elle reprend, elle récupère, elle récapitule, elle couronne. La situation de l'humanité élue est à la fois même et autre.

C'est dire que, loin d'être abandonné et renié, tout l'homme, et tout ce qui est de l'homme, tout ce qui est humain, est au contraire *assumé* : rien n'est perdu de l'homme, de son effort, de son acquis, de ses résultats valables, mais aboutit à une plénitude définitive. Idée importante pour la théologie du loisir, car les valeurs qui en sont le contenu en reçoivent une consécration totale ; et c'est en fonction de cette espérance qu'elles méritent d'être exercées dans le temps. Science, art, communion sociale ne se justifient qu'en espoir de cette Fin qu'ils attendent et escomptent, et l'intérêt passionné qu'ils doivent susciter ne peut conserver son dynamisme et son essor qu'*en vue* de la perspective ultime qui leur est promise ; sinon, faute de goût et de séduction, ils ne tarderaient pas à s'amortir. Implicitement ou consciemment, tout le loisir de l'homme est ainsi polarisé et orienté vers le Terme de l'histoire : il commence humblement une tâche, toujours imparfaite, qui trouvera son achèvement.

Suivant le mot de saint Paul, cet achèvement du monde et de l'Eglise sera une *totalisation* : incapable, par la faute de l'homme, de l'avoir été jusqu'ici, Dieu sera tout en tous, ou mieux tout en tout [14]. Et toute séparation sera résorbée de l'homme avec la nature, de l'homme avec l'homme, de l'homme avec Dieu : jadis bornées, la connaissance et la

14. I Co 15, 28.

possession du monde seront exhaustives; jadis inhibées par des séparations et des égoïsmes, la communauté interpersonnelle atteindra la perfection du dialogue, de l'échange et de la transparence; jadis menacée, précaire et obscure, la communion de l'homme et de Dieu sera totale. Ainsi les approximations de l'activité de loisir apparaîtront comme telles : des préparations et des acheminements vers leur terme.

Aussi bien, comme la notion de Dieu, la notion de la vie céleste doit-elle être mise en garde contre l'à priori d'images rigides : loin d'être inerte et immédiatement assouvie, la contemplation de Dieu comportera une part de recherche et d'activité; et ce qu'il y a de meilleur dans les activités et les joies de l'homme subsistera peut-être, notamment la faculté d'invention; l'éternité conservera peut-être un caractère de durée temporelle; bref, la vacance du loisir éternel doit être conçue comme une exaltation du loisir temporel. Le fameux mot de saint Augustin, *vacabimus, videbimus, amabimus,* doit être interprété comme une intensité d'action.

DIALECTIQUE CHRÉTIENNE DE LA CULTURE

Cette référence du loisir aux données théologiques resterait abstraite et irréelle, si elle n'introduisait pas à une étude précise des étapes et des stades que doit normalement parcourir l'homme vers la plénitude d'un épanouissement culturel. Le respect infini de Dieu pour sa créature impose, en effet, à la création un inachèvement, initial et permanent, qui, en faisant de l'homme un problème pour lui-même, lui confère la responsabilité de son achèvement. Le temps, le loisir, de sa vie entière, lui est donné pour s'accomplir librement, avec le concours de l'Esprit, qui le meut et le séduit : à lui de l'aménager pour le mieux, afin d'atteindre son terme et de coïncider avec le Dessein de Dieu. Mais cet aménagement comporte une logique inéluctable qui impose à tous d'assumer des catégories définies.

La vie humaine doit être gouvernée par la raison : elle doit se donner un sens, se refuser au désordre irrationnel de l'anarchie. Mais la raison, elle-même, doit être animée par la foi et se diriger par sa lumière. Comment donc occuper l'horaire temporel de l'existence, que faire du temps de la vie?

1. *Le travail.*

Le travail peut être considéré, nous l'avons dit, comme une première forme du loisir, et des plus importantes, car il contribue beaucoup à l'épanouissement de l'homme.

Sans doute, a-t-il en premier lieu un rôle *utile* et même nécessaire : il s'impose à une condition essentiellement fragile, menacée de mort

par les déterminismes du monde et la déperdition des énergies. Placé nu et vulnérable sur le sol de la terre, l'homme doit satisfaire des besoins primaires, se nourrir, se vêtir, se protéger des intempéries, se défendre, se guérir : qu'il relâche, un moment, sa tension, et il est réabsorbé par la nature; fragile, son existence ne tient jamais qu'à un fil. Il lui faut arracher à la nature, à une nature réfractaire, une survie, incessamment remise en question : puisque rien ne lui est donné d'emblée, ni le pain, ni le vêtement, ni la maison, il lui faut tout conquérir de haute lutte. Puisqu'il n'a que ses mains, il lui faut les prolonger par des outils; que ses faibles énergies, il lui faut domestiquer celles de la nature.

Mais cette besogne utile, qui est le travail, se révèle aussi comme un début d'*épanouissement* : comme Hegel et Marx l'ont montré, c'est à partir du travail que s'opère, que s'inaugure plutôt, un surgissement existentiel. Virtuelle, en germe latent et en puissance, la pensée se développe dans l'exercice même de l'activité utile; elle se constitue et se révèle dans la solution de problèmes pratiques; c'est en faisant des analyses et des synthèses concrètes, en composant et en modelant des objets d'après une fin préconçue, qu'elle s'apparaît à elle-même. C'est dans le face à face du sujet et de l'objet, de l'objet *ouvré* avant d'être connu, que s'illumine la conscience et que le moi accède à une première intériorité, qu'il commence à se connaître comme personne. C'est dans le recul qu'il prend à l'égard de la nature qu'il arrive à reconnaître sa transcendance. C'est dans l'expérience de sa capacité illimitée d'invention, de renouvellement et d'adaptation, qu'il en vient à se concevoir supérieur à la matière et à l'animalité. Et, comme tout travail est toujours quelque peu collectif et divisé, comme il s'opère toujours en collaboration, son exercice est aussi une précieuse découverte d'autrui comme partenaire : la société naît dans la communauté du travail.

Au reste, comme l'atteste l'expérience de tous, le travail développe de précieuses *vertus*. Qualités intellectuelles, comme l'imagination inventive, l'attention à l'objet, le respect du réel et de ses lois, la rigueur de la méthode, la patience et la persévérance de la volonté. Qualités morales, comme l'honnêteté devant le fait, la conscience, la docilité, l'oubli de soi.

Mais la peine même du travail, sa fatigue physique et son surmenage, ses échecs et ses déceptions, son insécurité et les incertitudes de ses résultats, sont le stimulant providentiel d'une recherche, qui oriente l'homme vers d'autres fins et lui fait découvrir d'autres valeurs : elles ouvrent un itinéraire de dépassements spirituels. Et il est bon qu'au soir des journées ou au terme des années, l'organisme humain soit intoxiqué et recru de fatigue, parfois de dégoût, pour susciter l'image et le rêve d'une vacance, l'espoir et les promesses d'une liberté. L'homme

commence à se dire qu'il y a peut-être mieux que de travailler et que le travail n'est pas sa fin en lui-même.

Ainsi commence une lutte, qui est la civilisation, pour la conquête du *loisir*, d'un véritable loisir sans contrainte, nécessités, ni urgences. L'homme comprend qu'il lui faut travailler, au-delà de ses besoins immédiats, sans consommer toute son œuvre, pour constituer un superflu de sécurité, une garantie d'avenir, une marge de temps vide, destiné à être rempli par d'autres activités : il « met de côté », il épargne, il prélève, il accumule une propriété. Il constitue une réserve, non seulement pour amortir et accroître son capital productif, mais pour disposer d'un potentiel de temps libre, d'une parenthèse de liberté. Voici ouvert le règne de l'illimité, de l'infini, de l'indéterminé, la promesse d'un bonheur qui ne sera plus possession et jouissance d'un objet utile, mais déploiement de toutes les virtualités du moi : à un nouveau palier, l'homme commence à s'acheminer sur l'itinéraire d'une culture spirituelle vers un achèvement absolu de valeur.

2. *La connaissance.*

La connaissance en est la première étape; mû par une avidité mystérieuse, qui signale la présence de l'Esprit de Lumière, l'homme se met à rechercher la vérité : connaissance intéressée toujours, en liaison avec le travail utile, qui pose des problèmes et auquel elle revient s'appliquer pour en accroître le rendement; connaissance désintéressée aussi, qui est la joie de la vérité pure.

Sans doute, de par la structure de la pensée, cette vérité demeure-t-elle imparfaite. Dans sa *forme*, car elle n'accède à l'homme que par la médiation du langage et des signes, de l'image et du symbole : suivant le mot de saint Paul, elle ne s'opère que *per speculum, in aenigmate*. Elle n'offre jamais d'intuition directe et les mots sont obscurs et chargés d'ambiguïté : la vérité du discours n'équivaut pas au mystère du réel, dont elle est l'image, et l'analyse n'épuise pas le donné. Dans son *contenu*, toujours inachevé, qui rend la connaissance du monde progressive et indéfinie. — Mais, malgré ce déficit, lorsqu'elle s'est soumise à la méthode voulue, et dûment vérifiée, la vérité est vraie, solide, fondée, absolue en quelque sorte, et contresignée par Dieu même. Sous les différentes formes où elle se présente, elle est alors une nourriture substantielle pour l'esprit et répond à son appétit : Dieu s'y révèle et s'y fait atteindre, car il n'est pas de vérité qui ne procède et n'émane de lui. Il faut beaucoup espérer pour l'homme, notamment pour l'homme moderne, de la vérité intellectuelle, dont les jeunes, paraît-il, se montrent si avides, car elle introduit, quoique de loin encore, à l'existence religieuse. Et Teilhard avait raison de dire de la recherche qu'elle est une fonction sacrée.

Il faudrait ici détailler les formes de la vérité intellectuelle : la *scien-*

ce, qui, à partir de l'observation des faits et de leur analyse toujours plus fine, procède à des théories de plus en plus générales, de plus en plus sûres, de plus en plus explicatives d'un réel indéfini ; la *philosophie,* qui réfléchit en profondeur sur l'esprit humain, sur les catégories de sa pensée, mais aussi sur l'être et les degrés d'être, et qui se pose des questions d'origine et de fin ; l'*histoire,* qui est la connaissance des faits passés, dans leur singularité et leurs enchaînements et qui, sans pouvoir comme la science établir des lois, donne cependant des leçons précieuses sur l'homme.

Mais la connaissance se révèle inadéquate à la vocation humaine : sans compter la sécheresse de son abstraction formelle, de sa « lumière froide et dure [15] », elle risque de devenir une idole, si l'homme cède à la complaisance stérile du jeu des idées, à l'égoïsme fermé d'une recherche repliée sur ses horizons. Pascal a peur que le mathématicien le prenne pour une proposition, et toute la science d'Archimède n'est encore que verbe [16].

3. *Le jeu.*

Le jeu effectue une sorte de retour au réel concret, à l'expérience vécue et immédiate de la nature.

Ce contact s'effectue d'abord par le *plaisir des sens,* qui est une plongée dans l'univers sauvage et primitif des choses, une ouverture à toute la richesse du monde. Plaisir goulu pour beaucoup, mais qui, s'il est raisonnable, répond à une faim élémentaire de l'organisme : il y a grande joie à toucher, à voir, à sentir, à écouter la nature, et il faut pour cela une grande finesse de goût. Sans être disciple de Gide, le chrétien peut réapprendre, par delà les artifices modernes du travail et de la civilisation urbaine, à nommer, comme Adam, les œuvres de Dieu et à les regarder avec amour. Redécouvert aujourd'hui, le plaisir du *voyage* fait partie de ce jeu et le facilite, dans l'émerveillement des sites naturels et des œuvres humaines ; ici encore, cet exercice veut une qualité d'âme, faite d'ouverture, de disponibilité et de pureté.

Mais il existe des jeux plus actifs, individuels ou collectifs, notamment les jeux d'équipe et les *sports* modernes, dont l'importance est grande pour l'éducation totale de l'homme. La valeur spirituelle du jeu n'est pas seulement de constituer un exutoire des énergies en surplus, mais d'être une affirmation de liberté à l'égard des contraintes du travail utile, un exercice de désintéressement, dans la poursuite d'un but, sans doute conventionnel, mais qui n'en est pas moins digne de mobiliser, pour un temps, l'être tout entier : l'homme y fait l'apprentissage heureux de la gratuité et se rend compte qu'elle paie, qu'el-

15. G. Bernanos, *La liberté pour quoi faire?,* Gallimard, p. 287.
16. *Pensées* (Edit. Brunschvicg), n° 36 et n° 792.

le constitue une valeur. L'utile est détrôné, et la recherche du profit ou du gain n'a plus cours : la découverte s'opère d'un monde de légèreté, d'expansion vitale, non soumis à la contrainte économique ou politique, où l'activité n'a d'autre fin que son exercice même. Et les vertus exigées par le jeu d'équipe ne sont pas inférieures : honnêteté, discipline, esprit d'entraide, camaraderie, patience, respect de l'adversaire... Elles peuvent être transposées dans d'autres domaines.

Le jeu cependant ne peut remplir une vie, il lasse à la longue et déçoit, et ne bénéficie que de son antithèse avec la vie sérieuse : il construit un monde irréel, qui ne peut être que provisoire, et son évasion appelle un retour dans l'univers réel des hommes, au cœur des vrais problèmes.

4. *L'art.*

Le désintéressement du jeu est un prélude à celui de l'activité esthétique, moment capital du développement de l'homme et découverte plus profonde du mystère de l'être, dans son aspect d'harmonie sensible. L'absolu divin de la Beauté se révèle, en effet, dans l'œuvre d'art, en s'incarnant dans un objet *singulier,* unique, qui a rapport aux différents sens, notamment à la vue et à l'oreille. Et, à la différence de la vérité, cette révélation se réalise dans le concret, sans le détour et la médiation de l'idée : l'œuvre est à elle-même son propre langage. C'est pour cela qu'elle transcende les temps et les nations : universelle, elle peut être admirée de tous.

Ce dévoilement partiel de l'absolu bénéficie, en premier lieu, au créateur de l'œuvre d'art, qui, plus que d'autres, éprouve, dans l'inspiration et dans l'effort technique auquel il se livre, une expérience extraordinaire et directe, une rencontre du divin. Le monde du relatif est aboli pour lui dans une apparition de l'éternel : la grande œuvre est insurpassable et représente un terme absolu de l'activité humaine, un succès total et définitif. Elle ne peut s'imiter, se répéter, se multiplier, s'enrichir : elle est, pour toujours.

Et puis, l'artiste y trouve l'occasion et le moyen d'une expression de lui-même : il se reconnaît dans son image, il se mire dans son expression, il se trouve et se découvre tel qu'il est, au-delà des conventions et des usages, il est sincère, *sine cera,* sans masque : son existence atteint son essence. Plus que le joueur, il se purifie, par une *catharsis,* suivant le terme grec, des visées d'intérêt particulier, pour ne plus aimer que la Beauté. Il éprouve l'émotion d'une liberté créatrice, souveraine, qui domine le réel et qui, comme Dieu, arrive à rassembler des éléments divers pour leur donner une forme, une unité parfaites : il se déploie allégrement, au-dessus même des règles, dans la pure jouissance d'un monde infini qu'il engendre.

Mais l'artiste n'est jamais tellement solitaire qu'il crée pour lui-

même : ce qu'il exprime, il le donne, il le donne à tous, à tous les hommes et à tous les âges. Un chef-d'œuvre est la propriété de l'humanité, comme un grand paysage. Alors, il n'est personne qui ne puisse participer quelque peu à l'expérience du créateur et, par lui, à son tour, être ému de la vision du Beau absolu, dont l'artiste a été le médiateur. L'art constitue ainsi une éducation permanente de l'homme, un moyen d'accéder à un stade plus élevé encore : une humanité sans arts, un homme sans goût de la poésie, seraient incapables de vie religieuse.

L'existence artistique est toutefois bien loin de celle-ci, car l'absolu de la beauté n'est connu que sous forme anonyme et pressentie, dans l'enveloppement du signe : il ne s'ouvre pas à un dialogue personnel. Et, tout en étant un don, l'expérience poétique résulte trop de l'effort créateur de l'homme pour ne pas le tenter d'orgueil : l'artiste se prend volontiers pour un dieu, et les admirateurs de l'œuvre d'art n'éprouvent qu'une émotion encore égoïste, qui ne les stimule pas à un dépassement total.

5. *La vie sociale.*

Ce dépassement de l'égoïsme va être donné par toutes les exigences de la vie sociale, car les contacts de l'homme avec l'homme impliquent une réciprocité de bonne volonté, un accord des esprits et des cœurs, un accueil et un don mutuels des personnes, un dialogue de paroles et un échange de services : l'équipe et la cordée, la camaraderie du travail et du jeu, la construction d'une œuvre commune, le civisme national et international commencent à rapprocher les hommes dans une même visée. L'amitié surtout, l'amour familial, la fraternité spirituelle, sont, à leur degré, des ouvertures intimes, des appels et des réponses, où, cessant de parler de choses extérieures et de poursuivre des buts, le moi dit à un autre moi, ce mot extraordinaire : *Toi*, pour former un *Nous*. Et il importe peu que le résultat soit imparfait, que l'égoïsme se revanche, que les antagonismes reprennent le dessus, si parfois, si fréquemment, malgré l'écart et le mystère des âmes, se réalise une interpénétration des personnes, si la reconnaissance d'autrui s'opère. Les analyses pessimistes de La Rochefoucauld, de Sade ou de Sartre, qui excellent à signaler les arrière-pensées de l'amour ou les manières de réduire autrui en esclavage, sont déboutées par ce miracle permanent, qui justifie l'existence, la création et l'histoire : il y a sacrifice, il y a générosité, il y a tendresse, et, suivant le mot de Lacordaire et de Mauriac, il n'existe peut-être, même dans le désordre, qu'un seul et même Amour. Le mystère de l'Etre se découvre infiniment plus, à ce stade, que dans la vérité de la connaissance et la beauté de l'art; et c'est surtout, en vivant l'expérience de l'oblation, que l'homme devient une personne, prend conscience de lui-même comme un moi

transcendant, appelé à l'infini. Ce qui n'était pas donné dans les expériences précédentes des valeurs, est enfin révélé ici : la valeur existentielle suprême est l'*amour*. D'où l'importance unique, pour l'éducation du jeune homme et de l'homme, de toutes les formes de la vie sociale, de toutes les rencontres humaines. D'où l'attention extrême que doit porter l'éducateur à l'éducation du cœur, pour en obtenir, en quelque sorte, le meilleur rendement, et le préparer ainsi à se dépasser encore. Comment aimer Dieu sans avoir appris à aimer les hommes? D'où enfin l'intérêt que doit manifester le sociologue, le politique, le réformateur, à toutes les formes et les structures de la vie commune, pour les préserver des déviations, pour les redresser, pour les mettre à même de susciter le meilleur épanouissement des personnes dans la communauté : il est essentiel à l'homme d'éprouver, à l'atelier, dans la famille, dans le jeu, dans la fête, dans la cité, une joie d'amour. Et le P. Teilhard n'a peut-être pas tort d'interpréter comme le signe d'un immense espoir le progrès évident des affinités humaines, suscitées par les techniques modernes et les interdépendances ou solidarités du monde actuel.

Mais il est essentiel aussi à l'homme de reconnaître que cette joie demeure imparfaite, précaire, décevante, superficielle encore, et qu'elle ne comble pas l'aspiration à un amour total, car la personne d'autrui demeure finie et ne peut donner ni recevoir la totalité absolue de l'amour. Et puis les nécessités de l'existence sociale, aggravées par le désordre du péché, ne permettent pas à l'homme de s'accomplir pleinement dans la liberté : les contraintes normales se muent en servitudes pratiques, et la contestation est la loi de la vie commune.

6. *La religion.*

Il doit donc exister, il existe, une catégorie existentielle, où culmine et s'achève l'éducation culturelle donnée par les stades précédents : la religion permet seule à l'homme de se dépasser absolument, en lui permettant de donner toute sa mesure dans l'exercice de l'amour de charité. Déjà découvert dans la vie sociale, l'amour se propose ici à l'homme, sous une forme infinie, et il est invité à une communion intime avec l'Etre transcendant.

Or, cette communion qui comble l'homme implique essentiellement une *révélation préalable*, de toute gratuité, car Dieu ne serait pas Dieu s'il pouvait être pris, compris et conquis par le seul effort de l'homme. Mais cette révélation s'opère, précisément, au sein même des valeurs de vérité, de beauté, de vie sociale, et il suffit à l'homme d'expliciter par réflexion et d'affirmer distinctement l'Absolu personnel qui s'y manifeste obscurément : la preuve rationnelle de Dieu n'a pas d'autre processus.

L'exercice de la *vie morale* trouve place ici, car Dieu ne serait ni

cherché, ni reconnu par une conscience égoïste et orgueilleuse, qui se ferait une idole de son moi et se refuserait à tout dépassement, en s'encrassant dans la jouissance exclusive de l'idéal fermé de la connaissance, de l'art, du jeu, et même de la vie sociale : faute de transparence et d'ouverture, mais aussi d'essor et d'élan, la conscience serait morte à elle-même et aliénée, aveugle et sourde à la révélation de Dieu. La vie morale, qui couvre toute activité et toute valeur, est la médiation normale de l'existence religieuse, car, de la vie humaine, elle fait une vie raisonnable, en la soumettant à la discipline et à l'ascèse du devoir, en la purifiant des attachements désordonnés, en allégeant et « déchaînant » sa liberté. D'où l'importance de l'éducation morale, qui suscite en l'homme le goût et la séduction du bien, qui lui apprend à se vaincre, à dominer ses instincts, ses émotions et ses passions.

Mais la vie morale demande elle-même à être dépassée et il est impossible, suivant la formule de Camus, d'être « un saint sans Dieu », car le moi y demeure, dangereusement et mortellement, auteur et possesseur de son effort et de sa vertu : inévitable à l'athée moral, le pharisaïsme détruit en germe cette valeur et la rend inauthentique. Il importe au moi de se reconnaître comme l'objet d'une grâce qui le donne à lui-même.

Or, au-delà de cette première révélation, encore naturelle, Dieu s'est manifesté librement dans l'histoire, imparfaitement dans les religions païennes, plus clairement en Israël, et enfin avec plénitude dans le Christ : impossible de concevoir un idéal religieux plus élevé que celui de l'Evangile, car il est le Geste parfait et la Bonne Nouvelle insurpassable de la charité.

Dès lors, l'achèvement culturel et existentiel de l'homme ne peut s'opérer que *moyennant* l'acte *théologal* de l'adhésion personnelle au Christ, dans lequel la foi s'anime de charité et attend dans l'espérance une possession ultime. Etre homme, être humain, c'est identiquement entrer en communion avec Dieu par le Christ, dans le cadre et au cœur de la communauté qui procède de lui et qui est son sacrement dans l'histoire. Alors seulement l'homme se reconnaît parce qu'il est pleinement reconnu, dans l'appel d'une Parole qui, avec son éminente dignité, lui confère la responsabilité de son être et de son option ; et c'est l'acte même, par lequel le moi se renonce totalement dans l'accueil de Dieu, comme le Christ sur la croix, qui le suscite dans la liberté. Les contraintes de la vie sociale et les passivités de l'existence, la douleur et la mort même, sont dépassées dans l'acquiescement du sacrifice [17].

Le loisir, qui est la vie de l'homme, doit donc être occupé par cet acte de communion, qui seul le valorise et qui consacre toutes ses acti-

17. Une théologie du loisir ne serait pas complète sans faire allusion au loisir éventuel de la souffrance, où la non activité se révèle immensément féconde et créatrice d'existence.

vités. La seule Valeur vraiment désirable, le seul intérêt qui doit mouvoir l'homme, n'est autre que cette vie éternelle dont parle le Christ, et qui s'amorce déjà dans le temps. Alors, en elle, l'homme s'achève, s'épanouit, se réalise, devient ce qu'il doit être : l'existence est justifiée. *Ecce homo* : l'homme existe, sa gestation est terminée, il est né et rené.

Il est né, mais tout avec lui : le monde de la matière et de la vie, l'histoire des choses et de l'homme, les valeurs hiérarchiques de la culture aussi. Car le christianisme opère une récapitulation totale et une reconnaissance de toute réalité : loin de rien rejeter, il n'exclut que le désordre du mal et du péché. Ainsi tous les stades précédents se trouvent divinement fondés à leur place respective et sont assumés comme nécessaires : il est nécessaire de passer par eux pour communier à Dieu. Et, loin de vouloir accaparer ou jalouser l'activité humaine, le christianisme y renvoie, et souhaite son développement le plus intensif : *gloria Dei, vivens homo* [18]. Il leur demande seulement de se subordonner à lui et de se laisser baptiser : c'est dans le monde et sur le monde que s'opère l'acte sacerdotal de l'homme-chrétien.

LES PROBLÈMES DU LOISIR

Cette théologie du loisir ouvre cependant sur des problèmes pratiques, dont la solution importe.

Et d'abord, un problème d'*organisation* du temps, de distribution des activités de loisir, y compris du travail, pour que place raisonnable soit faite à toutes les valeurs : problème d'horaire en quelque sorte, qui doit se résoudre avec sagesse, en tenant compte à la fois de la hiérarchie des valeurs, des nécessités objectives, mais aussi des vocations particulières.

Le travail utile garde encore, et gardera sans doute toujours une étendue importante, mais, à l'encontre des excès de la civilisation moderne qui prend pour idole une production anarchique et indéfinie, il doit se subordonner aux autres valeurs, plus spirituelles : l'homme n'est pas fait pour le travail, car celui-ci n'a pour rôle que de *libérer du loisir* et de permettre à l'homme de se consacrer plus largement à l'activité intellectuelle, ludique, esthétique, sociale, morale et religieuse. L'homme est fait pour d'autres joies que la connaissance et la possession matérielle du monde. C'est la tare de la civilisation moderne de prendre pour maîtres mots : production et productivité, rendement et efficacité. Mais c'est son honneur aussi de créer peu à peu une part plus grande de loisir actif, de consentir notamment à la jeunesse une extension de la scolarité.

18. Saint Irénée, *Adversus haereses*, 4, 20, 7. Saint Irénée ajoute : *Vita autem hominis visio Dei.*

Les autres valeurs entreront ainsi, de plus en plus, dans l'existence normale de l'homme, et de tout homme; mais, elles aussi doivent se subordonner à la valeur religieuse, et lui concéder une place suffisante. Sans doute l'attention explicite à Dieu ne peut-elle être soutenue et, pour que l'activité soit consacrée, il suffit que Dieu ne soit pas gravement désavoué par le péché. Encore est-il que cette imprégnation permanente n'est intense que moyennant la parenthèse d'un temps de loisir, exclusivement consenti à la prière, personnelle ou liturgique : d'où l'insistance de l'Eglise sur ce point et ses règles canoniques.

Un jour viendra peut-être où, mieux éduqués par l'Esprit, un plus grand nombre s'adonneront à l'aventure de la vie mystique, dans laquelle jusqu'ici ne s'engage qu'une petite minorité. Et l'éducation spirituelle doit collaborer à cette Education divine pour susciter, par les méthodes voulues, le goût, la séduction de la vie intérieure. Il est à souhaiter que Marthe s'agite moins et qu'elle imite celle qui a choisi la meilleure part. Mais, en attendant, Marie est, devant Dieu, la conscience religieuse du monde qui travaille. Et, de son côté, elle ne doit pas oublier qu'elle a besoin de cette œuvre, et aussi qu'une prière immanente se dégage de tous les chantiers de la terre, de toutes les belles réalisations techniques des hommes.

Il y a aussi un problème de *conversion,* de résistance et d'arrachement au mal : la spiritualité du loisir est pénitentielle et repentante, car l'homme n'accède à la vérité de l'existence que face au péché, au péché du travail, et au péché même du loisir, du loisir de désordre. Il lui faut sans cesse s'interroger sur ses loisirs, sur ses activités, sur le respect qu'il accorde à la hiérarchie des valeurs, et redresser ses déviations, rectifier ses gauchissements.

Enfin il existe un problème *institutionnel* du loisir, car la conversion personnelle n'est pratiquement [19] possible que dans le cadre humain d'une civilisation authentique, dans des structures sociales, professionnelles et politiques, qui favorisent l'épanouissement total de l'homme. D'où la nécessité d'un engagement courageux en faveur d'une réforme de la cité : engagement d'autant plus nécessaire que les structures libérales anarchiques de l'économie tendent à reprendre et à grignoter, au bénéfice d'une consommation artificielle indéfinie, le loisir qu'elles libèrent théoriquement [20]. Et l'action sociale et politique elle-même s'intègre dans un *apostolat,* qui vise à éveiller tout homme aux vraies valeurs par le témoignage d'une expérience personnelle de lumière, d'équilibre et de joie. Enfin pourquoi cet apostolat ne re-

19. « Pratiquement », pour réserver les possibilités de la grâce, qui se joue souvent des conditions normales.

20. Tout se passe comme si, partiellement libéré de l'effort physique, l'homme moderne devait travailler, autant ou davantage qu'autrefois, pour satisfaire des besoins artificiels, toujours plus nombreux. Sans compter qu'une économie inorganisée court le risque de la plus grande inégalité dans le partage du travail et celui du loisir : le chômage des uns y coexiste souvent avec le labeur des autres.

cevrait-il pas une nouvelle ardeur dans une mystique passionnée, prenant pour idéal un achèvement temporel de l'humanité, prélude lui-même autant que condition du passage à une éternité transcendante?

CONCLUSION

La théologie du loisir dépasse ainsi l'empirisme des recettes pour se confondre avec une anthropologie chrétienne : elle se constitue par une description phénoménologique de l'homme, par la découverte des conditions existentielles de l'humanisation; elle est une connaissance de l'homme. Car son loisir ne peut être occupé que par cette intention, et le temps alloué ou artificiellement dégagé ne peut être rempli que par l'exécution de ce projet : à quoi passer son temps, sinon à devenir soi? Mais devenir soi n'est pas une formule individualiste ou égoïste, car elle projette le moi au dehors, vers ces fins objectives que sont les valeurs, vers la nature, vers autrui, vers Dieu; elle le projette aussi dans l'histoire, dont il est un élément nécessaire mais passager, afin que tout s'accomplisse pour le monde et pour l'homme. C'est cette immense et innombrable action que le loisir doit contenir pour être vrai.

Mais cet humanisme même est en intime relation avec une fin supérieure, à laquelle il se subordonne et qui l'assume pour le couronner : divin par origine et par vocation surnaturelle, l'homme ne peut trouver son épanouissement que dans le Dieu vivant, par le Christ son Image. L'humanisme doit donc être théologique et théologal : il n'atteint à son but qu'en consentant à se dépasser dans la foi, il ne se conserve que dans le renoncement à sa suffisance et à son autonomie. Bien plus, il lui faut accepter de renoncer aussi au péché et de se convertir sans cesse en participant à la Rédemption pascale du Christ : la loi du loisir passe par le mystère de la croix.

Alors, alors seulement, le loisir peut être bienfaisant et contribuer à une montée de l'homme : son extension actuelle pose donc à l'humanité une option radicale, car elle peut servir à une dégradation pire encore que l'excès des contraintes du travail. Au chrétien de faire la preuve, devant tous, que l'utilisation parfaite de la liberté, selon la hiérarchie des valeurs, fait atteindre à l'homme la splendeur d'une vitalité intense, la séduction d'une joie rayonnante. Au prêtre, d'être, en liaison avec l'Esprit, l'éducateur du chrétien. La main dans la main, ils traceront ainsi, pour leurs frères, la voie de l'avenir.

*Paris VII*e
18, Rue de Varenne.

Emile RIDEAU, S.J.